

LES PASTISSOUS ET LES DÉMÉNAGEURS

A Vence, des maternelles se sont trouvées réunies un soir devant un magnétophone. Voici l'essentiel de leur discussion qui tournait autour de l'Art Enfantin chez les petits (2 à 4 ans).

P.L. : Je vous ai entendu parler de production. Il me semble que toi, Marie-Hélène, tu es plus pour la production que Gisèle.

M.H. : Je ne veux pas couper cette possibilité. Je veux la laisser aux enfants. Par raison d'économie. Si j'étais riche...

Par exemple, j'estime qu'il faut avoir un certain respect du matériel. Les stylos-feutres, si on écrase la mèche, ce n'est plus ça. Mais les petits ont besoin d'une agressivité contre le matériel pour en prendre connaissance. Il faut qu'ils le fassent et j'ai des instruments pour ça, par exemple des pinceaux sans poils. Mais quand ils prennent les bons crayons feutres, je leur dis :

— Attention, cette fois, si tu appuies trop fort, on ne pourra plus s'en servir.

G.P. : J'étais avec les classes pratiques, ce matin. Et j'ai vu que les adolescents font ce que font les bébés. Et les maîtres se font du souci : c'est normal ! Si j'étais classe pratique, je laisserai faire : l'agressivité ça sert pour la créativité. Rudolph, qui donne des coups de poing ; d'un coup de poing, il fait un fauteuil en tapant sur la terre.

Muriel a pris une cuvette et en se la mettant devant la figure, elle fait une sorte de jeu dramatique. Elle dit : heu heu heu heu. Elle va le dire à ceux qui jouent au train : heu ! heu ! heu ! puis elle fait des raies au crayon sur un papier en disant : heu ! heu ! heu !

Une autre peint sur la table avec 30 couleurs, avec les mains. C'est le grand pastis.

Je pense que si au départ... du moins actuellement... si je ne les laissais pas faire avec les mains, la cuvette, la voix, il y aurait blocage. Muriel peignait des couleurs côte à côte, puis elle mélange tout. Ça, ce n'est plus de l'Art Enfantin : on ne peut y mettre le nom.

M.H. : C'est là aussi la différence : toi, tu en as 15. Cette année, j'en ai 38. On est obligé de modifier certaines choses ! La terre passe par un certain cycle, en séchant : de la plus molle à la plus dure. Certains ne viennent pas à la terre certains jours parce qu'ils savent qu'ils ne pourront pas en faire quelque chose. Et quand la terre est juste bien, ils sont nombreux. Mais plusieurs viennent quand elle est molle : ils la prennent, ils la jettent, elle fait ploc ! Ils en font des saucisses. « Je coupe la viande, je la mange. »

G.P. : Michèle griffe souvent. Elle griffe aussi la terre, elle écrit aussi dessus. Elle va mouiller ses mains, elle les met sur l'argile et elle écrit avec un stylo. Là, elle dessine. Mais c'est autre chose que du dessin, car elle enfonce son stylo dedans. Mais elle arrive cependant à une certaine maîtrise. Et c'est de la créativité finalement. Mais elle se sert du besoin de griffer.

M.H. : Dans l'estampage, quand ils s'aperçoivent qu'il y a une possibilité d'action, ils passent des heures avec toute sorte de matériaux (roues de camion - fleurs de plastique) jusqu'à ce qu'ils obtiennent des impressions nettes.

G.P. : Ce matin, on parlait des adolescents qui avaient cassé les briques qu'on leur avait données. Les miens aussi, de 2 ans, font ces choses-là mais par besoin de... A la terre, par exemple, ils vont effriter puis reconstituer le bloc pour pouvoir travailler dans le bloc. Avec les caisses d'emballage de poisson. Quand ils les ont cassées, ils vont gratter les murs avec un morceau ; ils font de la musique et ils cassent cette matière. Il faut qu'ils en prennent possession, qu'ils fassent un peu bloc avec elle, qu'ils la coupent et puis qu'ils la refassent.

P.L. : Ainsi, il n'y a pas de souci de production ? Ce sont des gestes, des prises de possession de la matière qui ne sont pas dans le cadre de la production d'Art Enfantin ?

M.H. : Les enfants s'aperçoivent d'abord qu'ils ont une action sur la matière.

G.P. : Quand j'ai entendu tous ces gens de pratique : des adolescents qui font ce que font mes bébés, cela m'incite à continuer parce qu'il faut que les enfants passent par là.

P.L. : Tu crois que c'est une dimension constante, ou bien ceux de pratique le font parce qu'ils ne l'ont pas fait avant.

G.P. : Je crois... enfin je ne sais pas, je n'affirme rien. Mais quand je pense que des adolescents le font, cela me fait mal : ils ne sont même pas au niveau de mes petits !

P.L. : C'est ce qu'a constaté Pellissier. Les enfants de classe de ville (CM) n'avaient pas pu jouer à remplir d'eau un bocal avec un pot de yaourt. Alors, ils peuvent rester des heures à le faire.

G.D. : Et puis, les enfants ont besoin de se salir. J'ai eu ici un petit Belge arrivé au mois de janvier. Il a 9 ans. Quand ils arrivent avec autant de problèmes, nous les mettons d'abord avec les petits. Il est passé par tous ces tâtonnements anarchiques : gratter la terre comme font les tout-petits, faire un trou dans la terre, mettre de l'eau, reboucher, recommencer, filcouper pour filcouper, sentir, enfoncer les doigts dans la terre. Il est passé par tous ces stades là. Laver aussi. Un jour, il pleuvait des cordes. On est resté en classe et lui, il a lavé la classe pendant deux heures avec sa serpillière alors que tout le monde était là. Les petits disaient :

— « Ça ne sert à rien ce qu'il fait, puisqu'on salit quand on sort et qu'on rentre. »

Mais on le laissait faire.

Après, il est parti laver la terrasse, alors qu'il pleuvait.

Faire rouler les billes aussi. Il les faisait rouler sur cette pente. Et il prenait les perles quand il n'avait plus de bille. Et ça peut durer 1 mois, 3 mois, 4 mois, le temps qu'il lui faut rouler sa bille.

Et quand il fait du théâtre, personne ne peut croire qu'il bégaye ce petit. Pourtant il vient souvent à moi, il lève le doigt. Mais il ne peut rien me sortir. Il est conditionné par je ne sais quoi. Il a 9 ans.

G.P. : Il est au même niveau que les gens de pratique.

M.H. : Le drame c'est que même à la campagne, dans des villes de 2 à 3 000 habitants, on se veut civilisé. Et tout est propre. Et il est défendu de se salir.

G.P. : Ça, ça ne me fait pas peur. Car s'ils arrivent en disant : — « Maman a dit : il ne faut pas que je me salisse », ils vont tout de même faire ce qu'ils ont besoin de faire.

G.D. : N'empêche qu'à force de leur répéter : il ne faut pas que tu te salisses, à 9 ans, ils travaillent à la poterie avec des tabliers jusque là, et du bout des doigts. Et encore, ils ne choisiront pas cet atelier parce qu'ils pourraient se salir.

G.P. : Maintenant, tu vois, à l'école moderne, il faut souligner la nouvelle tendance. Tu vois ce qui presse maintenant, c'est ça.

G.D. : Il faut qu'ils se sentent en contact avec tous les éléments, même le feu.

G.P. : Oui, ils essaient de posséder la fumée.

— La fumée, on ne peut pas la toucher, la garder parce que c'est petit, petit, petit. On ne peut pas la faire avec des ronds, pas avec des carrés, on peut la faire avec rien.

Le mari d'Hortense disait : Tu vois, ils sont en marche vers la théorie... de je ne sais plus qui.

Oui, à l'école, on peut faire brûler les feuilles, même si c'est artificiel !

M.H. : Mais, il n'a pas fallu que j'aie trop vite quand je suis arrivé dans mon village. Il y avait la femme de service qui ne supportait pas une tache. Et les parents non plus. Alors, au début, on s'est bardé de tabliers. Maintenant, ils jouent dans les meubles, dessus, dessous. Ils font leurs jeux dramatiques. Ils jouent à la boîte aux lettres.

G.P. : Moi, mes petits, je les appelle les pastissous et les déménageurs. Il y a aussi les histoires. Autrefois, j'avais de beaux albums. J'avais des trucs, disons, poétiques. Mes enfants de Cau étaient en communication avec tout ce qui les entourait : les fleurs, les arbres, les oiseaux même. Il y avait quelque chose qui se passait. Alors, ici à Carcassonne, ils font leurs histoires à leur façon.

P.L. : Qu'est-ce qui a changé ? C'est toi, ou bien ce sont aussi les enfants, à cause de l'époque.

G.P. : Les enfants m'ont amené à ça...

Fin de la première bande.

G.D. : On peut dire : Peu importe quelle matière, les enfants, il faut qu'ils y entrent.

P.L. : Mais toi. Je voudrais te poser une question. Tu avais le souci de production poétique. Tu pensais que c'était naturel aux enfants de cet âge-là. Et puis cela te faisait plaisir à toi.

G.P. : Oui. Et puis j'avais les deux à sept. Ici j'ai les 2 à 4. J'avais arrangé ma classe pour que les petits de 2 ans aient beaucoup de place. Mais je ne les voyais pas assez parce que j'avais les autres aussi. Aussi j'ai choisi les 2 à 4.

P.L. : Si je te dis cela c'est parce que j'ai senti qu'on prenait un virage ici aux Journées de Vence. Est-ce qu'on ne va pas abandonner l'art enfantin alors qu'il n'a pas encore vraiment commencé à s'installer.

M.H. : Mais l'art y est toujours. Il y a, dans les graphismes qui sont jetés comme ça par les 2 ans, une harmonie qui me paraît stupéfiante, avec une telle économie de moyens. J'ai gardé quelques-uns des graphismes. Comme les haï-kaï, c'est un coup de poing.

G.P. : Et puis, il y a surtout le mouvement. Quand ils peignent, au départ, c'est une maman, puis une maison, puis la tapisserie. Quand c'est sec, ce n'est plus vrai par rapport à l'enfant parce que ça bougeait au travail. Il faut que les enfants passent par le grand geste. C'est une sorte de danse.

G.D. : Trop souvent, on a enlevé les feuilles des bébés avec les lignes qui nous faisaient plaisir.

G.P. : C'est ça on se faisait plaisir.

G.D. : Maintenant je laisse : l'enfant remet de la peinture, il plie, il l'ouvre, ça coule.

P.L. : C'est ça ce virage à prendre.

G.P. : Tu vois, une peinture de bébé, c'est peut-être vingt trucs, trente, quarante. On les a limités. Bien sûr, on était contente, on se faisait plaisir.

G.D. : Et puis on avait... on avait surtout *l'é-vo-lu-tion !* Ça c'était formidable ! Quand on mettait la date... Moi je faisais :

— Et puis, tu y ajouteras pas un œil. Et le ventre, où il est le ventre ? Tu l'as vu le ventre ? Alors, tu le fais le ventre aujourd'hui. Tu l'ajoutes le ventre. Et les doigts, regarde combien tu as de doigts et moi et toi... »

Et puis, petit à petit, comme ça on arrivait à *l'évolution parfaite*. Maintenant, tout est foutu. Tout est foutu parce que...

Quand j'ai récupéré le petit Marc que vous avez vu sur le film hier, il faisait le bonhomme parfait. Après une année à l'école Freinet, il y avait une régression terrible. Parce qu'il était arrivé avec le bonhomme ! Il avait fait trois ou quatre mois d'école maternelle. Comme il est pas bête ce petit, il

faisait plaisir à la maîtresse. Si on regardait les premiers dessins qu'il faisait en arrivant à l'École Freinet et ce qu'il faisait un an après... Il est complètement foutu ce petit... !

G.P. : Il faut le dire, dans ce qu'on montre, si on regarde comme ça, ça fait régression. En vérité, c'est pas du tout une régression. Ils ont le mouvement, ils ont tout ; c'est une force pour l'individu de pouvoir faire tout ça, surtout pour les enfants des villes qui n'auront plus rien.

J. : On les mûrit souvent trop vite. Cela me fait peur. Et ceux que l'on fait parler trop bien, trop tôt. Ils perdent leur enfance, ils ne se construisent pas sur leurs fondations. Il y a une sorte de forçage, comme les légumes que l'on force artificiellement.

P.L. : Est-ce que ta position est une opposition à ceux qui ont souci d'art enfantin.

G.P. : Non, on laisse faire tout le monde.

P.L. : J'aimerais bien vous taquiner au niveau du plaisir de la maîtresse. Car je connais bien le problème : je savais quels étaient mes plaisirs. Ensuite, j'avais remarqué comment Hortense, en avançant, se retirait de plus en plus. Elle acceptait de plus en plus. Ça, il faudrait en prendre conscience. Que les plaisirs de la maîtresse continuent d'exister. Mais qu'ils se transforment.

G.P. : Tu vois, je suis arrivé à ce stade avec les petits. C'est de la pure observation. Il y en a un qui fait quelque chose : alors ils discutent : c'est un chat, c'est l'auto, c'est la route. Si je passe à côté d'eux, ils me disent une autre histoire. A l'heure actuelle, je ne peux pas présenter des documents d'enfants en passant derrière parce que ce n'est quand même pas l'expression, la première expression libre. Evidemment, on a du regret pour la production. Mais je laisse aux autres ce plaisir. Il faut faire son chemin soi-même. Il faut respecter. En arrivant à respecter l'enfant, on arrive à respecter les autres aussi. Et tout et tout.

P.L. : La maîtresse a besoin de faire son chemin elle aussi : elle a été brimée, elle a été frustrée. Ce serait mauvais si ça devait détruire l'enfant. Mais c'est bon si à cause de cela, l'enfant se trouve dans les conditions de création. Quand ça lui permet d'exploser, d'être libre.

G.P. : Ce qui est bon, tu vois, c'est ce que je disais hier. Annie ne travaille pas du tout comme moi. Mais dans le fond... Mais si son comportement... Les enfants sont bien chez elle aussi. Moi, j'y pense souvent à ça. Si Annie se mettait subitement à vouloir imiter ça, je crois que ce serait la catastrophe.

P.L. : C'est bien qu'il y ait des ruptures. Les éducateurs ont des valeurs différentes. C'est bien que les enfants aient plusieurs expériences des personnes et qu'ils arrivent ainsi à une largeur, à une autonomie.

G.D. : Ce qui est au niveau des petits, c'est au niveau de tout le monde. Moi, je n'ai pas le temps d'être avec les petits. Mais ce sont les grands de 5 à 6 ans qui m'ont appris le respect. — Tiens regarde ce qu'il fait Marc. Et Jean-Paul, tu le vois ce bébé.

G.P. : Il y a aussi quelque chose qui me fera un peu continuer dans cette voie. C'est le fameux stage de Bazas. Je peux le dire, hé ? J'avais demandé un atelier de créations simples avec les tout petits. Mais je ne voulais pas faire la garderie. C'est-à-dire qu'ils venaient quand ils voulaient. Et les papas et les mamans les gardaient. Ce n'est pas méchant, ce que je dis là, hé ?

Tu vois, j'ai vu des enfants de camarades de l'École Moderne. Ils sont arrivés, ces enfants, ils étaient là. Et sans les stylos-feutres, sans l'argile et sans le modelage tel qu'on le fait, ils ne s'en sortaient pas. J'ai eu une petite fille, par exemple, qui a fait une maman sur un lit. Et puis ça s'est cassé. Bon, elle a pleuré une demi-heure parce qu'elle ne pouvait pas refaire sa maman. L'argile était un peu sèche. Enfin, elle ne pouvait pas la garder.

Par contre, il y en avait d'autres qui étaient là. Ils ont trouvé des bois. Ils jouaient aux chevaux, ils sautaient par-dessus les bassines. Puis ils les ont déménagées. Les chevaux passaient dans l'eau. C'était la rivière. Puis, ils ont vidé l'eau et ils ont sauté par là. C'est à dire qu'ils ont trouvé dans le milieu...



Photo Nicquevert

Il y en a un qui a trouvé un tabouret roulant. Il en a fait, son auto, son manège, tout. Et à côté de cela, il y avait ces enfants enfermés dans les stylos-feutres et les trucs comme ça. Et qui ne savaient plus rien trouver dans le milieu. Je voudrais que les enfants s'adaptent partout. C'est mon grand souci.

— Tu te faisais encore des illusions.

— Non. Il ne faut pas attacher de l'importance en disant le dessin, le dessin, la peinture ça va les libérer. Il y a tout qui aide.

P.L. : A l'I.U.T., dans les divers ateliers, nous avons constaté qu'il y a une phase de défoulement. Et après, il y a une phase de travail puis une phase de maîtrise. On peut alors penser à autre chose, par exemple, à situer le langage considéré. Et s'il n'y a pas ce terreau des mille petites expériences de prise de possession, rien ne peut naître vraiment. Ce ne peut être que du plaqué.

G.D. : Il faut que dans la vie de tout individu, ça se fasse ce tâtonnement anarchique. Dans tous les domaines. Que l'être soit pénétré dans toute la matière. Qu'il sente le contact avec la terre, le bois. S'il ne l'a jamais eu, il lui manque quelque chose. Peu importe son âge. Il faut qu'il ait le contact.

J. : L'expression libre peut être copie, peut-être plagiat. Il peut y avoir des réminiscences emprisonnantes. Elle peut être plaquée.

G.P. : Mais il faut du courage parce que l'expression libre vraie n'est pas acceptée. Les gens disent qu'ils sont mal élevés. Moi, je sais bien qu'ils ne sont pas mal élevés. Et puis, je me suis bien libérée des parents et de tout ça.

Maintenant, les enfants arrivent à communiquer, à s'organiser entre eux et à me rejeter.

Bon, attends, là, je fais ma critique un peu.

Autrefois, je sais que j'étais possessive vis-à-vis de ces petits. On y passe par là. Tu vois il y en a un qui dit comme ça :

— Tu ne me laisses pas faire ça, alors demain, je ne viendrai plus à cette école. Je m'en irai à l'école de Toulouse. Et aussitôt, il y en a 3 ou 4 qui s'en iront aussi demain à l'école de Toulouse.

Et justement, cela me plaît parce que je sens qu'entre eux, ils vont faire le groupe. Ça va leur servir après. Ils viennent à l'école, ils ne viennent pas voir Madame, ils viennent voir les copains. Finalement, ces petits des villes, ils ne veulent pas rester à la maison, enfermés dans un appartement. Ils disent :

— Je vais voir Rudolph. Je vais voir Pierre.

Et ça me plaît beaucoup ça. Qu'il y ait déjà ce goût de se retrouver entre eux. Ils ne disent pas qu'ils viennent à l'école pour faire du dessin chez moi ou qu'ils viennent travailler. Ils vont se retrouver.

G.D. : Et puis il y a l'agressivité. Il faut qu'elle passe sur la matière. Et aussi sur les copains. Et aussi sur la maîtresse. Ils me disent :

— Elle nous fait chier, Gisèle.

Je dis : « toi aussi ». S'ils me disent des gros mots, je réponds par des gros mots.

Mais on se retrouve toujours le soir. « Je veux venir sur tes genoux. »

Ils se frottent à toi. Ils ont besoin de se frotter.

Il faut éviter l'attitude « putassière », la pédagogie du charme. Mon petit-ci, mon petit-là. Alors, on fait faire aux enfants n'importe quoi.

Accepter l'enfant-roi ? On l'accepte. Mais il ne faut pas qu'il nous fasse suer. On vit ensemble quoi !

P.L. : Il y a une façon d'être accaparant pour qu'ils rentrent dans vos plaisirs.

G.P. : Ils le sentent vite : ils sont tellement malléables.

M.H. : Dans beaucoup d'endroits, les enfants n'ont pas à faire à des adultes. Ils n'ont pas des relations normales avec les adultes : ils sont accaparés, trop couvés, ou ils sont abandonnés ou rejetés.

Le contact normal avec un adulte, ce n'est pas de se laisser embêter par le petit, ce n'est pas non plus d'embêter le petit.

G.D. : Il faut être le recours-barrière toujours.

P.L. : Celles qui sont différentes de vous ?

G.P. : Annie travaille différemment, c'est certain. Une section de grands. L'école libre concurrente. Elle est en ville. Elle a 40 enfants. Elle n'a pas la possibilité ou elle ne veut pas faire trois groupes de 2 à 6 ou bien elle n'a pas suffisamment confiance aux autres. C'est demander beaucoup aux autres. Et les parents ne sont pas prêts à accepter cela.

M.F. : Ce qui est important aussi, c'est la culpabilisation que l'on fait parfois par rapport à l'Ecole Moderne.

M.H. : Moi c'est de t'avoir rencontré toi Gisèle qui m'a donné le courage de continuer dans ce que je croyais avoir trouvé.

G.P. : Mais il faut respecter les autres. Quand je vois une jeune qui fait ce que je ne fais plus, je l'accepte. Vouloir la changer c'est la détruire. Et même avec la femme de service, les rapports sont importants.

Fin de la deuxième bande.

M.F. : Il y a le problème des outils dangereux. Moi j'ai eu un coléreux qui a donné un coup de pioche. Et pourtant j'étais à un mètre de lui. Tous les enfants voulaient le condamner et lui interdire les activités manuelles.

G.D. : C'est que, quand un enfant a besoin de ses cinq outils : la pelle, la pioche, etc. il faut les lui laisser... Il ne sait pas ce qu'il va faire. Il faut qu'il épuise cette soif de travailler. Et s'il y en a un qui saute vers la pioche, même s'il ne la touche pas, il lui donne un coup. C'est un compagnonnage qui se fait petit à petit.

M.H. : Mais mets-en 38 dans 56 m², tu verras ce que ça peut donner (on peut aller jusqu'à 50). Tu as tant d'outils pour tant de personnes. Et l'espace manque.

G.D. : Il est évident que le nombre y est pour beaucoup.

M.H. : Si tu amènes un poussin dans la classe avec 15, tu peux le faire, avec 40, tu ne peux pas parce qu'il y en a un qui



Photo Nicquevert

écrasera le poussin. Et pourtant ce mystère de la vie de la poule qui pond, ces poussins qui naissent, c'est bouleversant. Les enfants devraient avoir droit aussi à tout ce mystère de la création.

G.P. : Moi, je ne les donne pas les outils dangereux, ça me démolit trop, les accidents. Après, je ne puis plus rien faire ni laisser faire.

M.H. : A 15, on peut travailler. A plus on ne peut plus.

P.L. : Mais comment réagissent les collègues ?

G.P. : Je pense à la jeune qui est chez les moyens à Cau. Elle est toute jeune. L'année dernière, j'ai donc quitté le village. J'ai eu une remplaçante. Elle m'a dit comme ça, en parlant, les enfants que lui passait ma remplaçante faisait de beaux dessins, de belles peintures. Et cette année avec elle, c'est bien, ils dessinent, ils font de belles peintures. 10 ans avant, j'aurais éprouvé le besoin de me défendre. Tandis que là, je n'ai pas eu besoin de me défendre. Parce que d'abord je lui aurais fait du mal à elle. Elle est jeune et il faut qu'elle fasse ses découvertes. J'accepte maintenant.

Un jour quand on m'a accusé d'avoir de belles peintures — c'était un communiste — il m'a dit :

— Vos peintures, c'est petit bourgeois.

Ça m'a fait un petit choc. Mais ça m'a fait avancer. Les atta-

ques... quand on m'attaque, ça m'aide. Je le prends, même si ça me fait... Et en général, ils me font du bien tous les gens qui m'attaquent, qui me disent... Ça m'aide.

P.L. : Alors, quand tu arrives dans un nouveau pays, tu cherches les communistes pour qu'ils t'aident.

G.P. : Non, Je dis communiste... Tu vois, il avait un peu, il avait raison, il y avait du vrai. Et, justement, c'était pas un gars qui était instituteur. Il m'a dit ça. Il me disait simplement ce qu'il ressentait.

M.H. : Et c'était au moment où tu faisais de belles peintures qu'il trouvait que c'était des peintures bourgeoises ?

G.P. : Oui.

M.H. : A-a-a-hé !

G.P. : Oui. Enfin, moi ça me plaît qu'on m'attaque.

G.D. : Il faut voir cette « tyrannie » de tous les jours ici. Si tu crois qu'on se congratule. Il faut savoir les discussions qu'on peut avoir. De temps en temps, c'est Clem et Maurice. Ou bien, c'est Clem et moi. Ça y va.

M.H. : On a aussi les gens à l'usure. On glisse une idée. On attend qu'elle sorte, qu'elle s'impose.

G.P. : Ça ne me plaît pas dans le fond quand on me dit c'est beau, c'est beau. Il y a des tas de trucs ; c'est pas vrai, c'est pas beau.

G.D. : Ah ! la pire des choses qu'on peut me dire c'est : — Ah ! c'est mignon.

Je ne sais pas ce que cela vous fait mais moi, le mignon, il me passe partout. Il n'y a plus de discours, rien. C'est mignon, c'est fini.

P.L. : Ça, c'est une attitude de certaines maternelles de l'Ecole Moderne d'il y a cinq, dix ans. Non ?

G.D. : Ça revient encore, hein.

Ici, on a plus de mille visiteurs par an. Il s'en passe des choses. Des inspectrices d'école maternelle avec toute la cour. Des normaliens aussi. Alors là, les normaliens, c'est quelque chose de terrible. Vous ne pouvez pas le savoir. Il n'y a pas de monde plus vieux que les normaliens. Ça fait de la peine. Parmi un groupe de trente jeunes, s'il y en a quatre c'est beaucoup. Un jour Maurice Berteloot expliquait quelque chose à une équipe. Et il y en avait toute une voiture en train de lire « Nous Deux ». Ou bien, ils sont assis dans la classe : ils se font les ongles, ou bien, ils posent des questions ! Parce qu'ils sont pleins de livres.

G.P. : Moi, quand j'ai débuté, j'avais dix-huit ans. Moi, si on m'avait parlé d'école !!! J'y attachais moins d'importance que maintenant.

G.D. : Mais oui, moi aussi. Je sais bien. Mais étant normaliens ils ont choisi quand même une voie...

G.P. : Non, non, c'est pas vrai.

G.D. : Ils sont en quatrième année. Ils ont déjà fait une année de classe ou une année de formation.

X. : Pfoh !!!

P.L. : Paul Le Bohec

G.P. : Gisèle Page

G.D. : Gisèle Devulder

M.F. : Marie France Biagetti

M.H. : Marie Hélène Maudrin

J. : Jeannette Le Bohec